

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 8

Artikel: Les "bons"
Autor: Ms.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204857>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

UNE VIEILLE GLOIRE

L'AFFREUSE bâtisse de briques qui, depuis plus d'un demi-siècle, sert de gare à Lausanne, doit faire place à un édifice un peu moins primitif. Sa métamorphose a été décidée, voici bien des années. Notre génération la verra-t-elle s'opérer ? Malgré le concours de plans qui vient de s'ouvrir, l'auteur des couplets suivants n'a pas l'air d'y croire beaucoup. Il n'est peut-être pas le seul.

Je m'en vais vous conter l'histoire,
Chers amis, si vous permettez,
De notre gare provisoire,
Vieux débris d'un siècle passé.
Si sa parure est un peu terne
C'est qu'elle en a vu des saisons !
Et son petit air de caserne
Rendrait jalouse une prison.

Refrain :

Débris de gloire
Des siècles passés,
Reste provisoire
Pour l'éternité !

De bien loin, sur l'horizon pâle,
Se découpent ses fiers créneaux ;
Son fronton bravant la rafale
A bien l'air d'attendre un drapeau.
Ses angles, du plus fin « Carrare »,
Sa façade d'un grès rosé,
Tout a l'aspect d'un objet rare
Où l'œil aime à se reposer.
Débris de gloire, etc.

Dans les détails, quelle ordonnance !
On y voit du grec, du romain ;
C'est la force avec l'élégance
Noblement se donnant la main.
Et pour rehausser tout l'ensemble,
Ces petits créneaux assyriens,
Et ces annexes qui ressemblent
A des « mastabas » égyptiens !
Débris de gloire, etc.

Mais la création la plus belle,
Qu'admirent tous les étrangers,
Ce sont les grandes passerelles
D'un aspect gracieux et léger.
Il est naturel qu'on les vante
En voyant ces beaux escaliers
Entrer dans les salles d'attente
Et les raccourcir de moitié !
Débris de gloire, etc.

Profitez de l'instant propice
Pour admirer cette extension !
On dirait un village suisse
De quelque grande Exposition !
Ah ! le coup d'œil est féérique,
Et je comprends qu'on ait classé
Dans les monuments historiques
Ce vestige des temps passés.
Débris de gloire
Des siècles passés,
Reste provisoire
Pour l'éternité !

L. M.

La corde sensible. — Un monsieur cause avec une veuve plus que mûre, et encore fort coquette.

— Enfin, quel âge avez-vous, madame ? de-

mande-t-il indiscrètement au cours de la conversation.

— Mon cher monsieur, répond la dame en minaudant ; on n'a jamais que l'âge qu'on paraît.

— Oh ! vous avez moins que ça.

Lune de miel. — A quoi penses-tu donc, mon chéri ?

— A rien.

— Egoïste !...

Libre échange. — Dites-moi, m'ame Bernard, soyez assez bonne pour mettre cuire mon morceau de rôti avec le vôtre ; ça ne vous dérangera pas beaucoup. En échange, je vous permettrai de mettre cuire votre petit salé avec mes choux.

LA CRÉATION DAU MONDO

L'AI a dza bin quauque z'annâe que cein s'è passé, dau teimps dâi crignoline. Lâi avâi dan dein on velâdzô de pè vè lo bor dau lè, on certain Canut que lâi étâi régent et que l'ètâi pardieu on bin galé hommo, serviâllio et tot, ma que manquâve prau soveint l'écoula. Baillive condzi âi z'écouli por que pouèsse allâ pètsi, âo bin dâi coup à la tsasse et lè dzein mouettâvant on bocon aprî li po cein que lè mousse ne recordâvant pas tandu ci teimps. On coup, monsu Canut, que l'avâi einvyâ d'allâ couillî dâi riôte po fère dâi panâ (fasâi on bocon lo marchand) sè dit dinse :

— Tè rondzâi la quinna ! n'ouso quasu pas baillî condzi ; iè dza manqua l'autrî quand ma fenna l'a accutsi, du cein dou coup por allâ âi matanne, onna vèprâ por écrire 'na misa, pu po teindre dâi trappe à renâ. Ma, mè faut cliiau riôte sta veillâ, lâi a pas de nanî ! Quemet mè faut-te fère ? S'allâvo dere âo vezin, lo boutequan, de veni fère l'écoula por niè sta vèprâ, li que n'est pas tant mau induquâ ; su su que mè refuserâi pas.

Adan s'ein va vè Petsard, lo boutequan et lâi fâ :

— Voliâi-vo mè fère on serviço.

— Bin su, se pu.

— Sarâi de fère l'écoula por mè aprî-midzo.

— L'è que, ne l'è jamais fète ; sè pas se vu savâi.

— Porquî pas, lâi dit monsu Canut, de que fra-vo bin instruit quand vo z'allâvi à l'écoula ?

— Mè, que lâi repond Petsard, que l'ètâi de l'église libre, l'è su la religion.

— Eh bin ! vo lo raconterâi oquie de Jacot, âo bin de David (pas clique dâi batz), de Same-lon, de cò que sâi.

Manque pas, la vèprâ, l'è lo boutequan Petsard que fasâi l'écoula tandu que Canut couilles-sâi sè riôte.

— Mè valet, que dit dinse lo boutequan, vu vo dèvésâ de la création dau mondo. Cein l'è dan dau vilhio et su su que l'ein a bin âo dzo de vouâ que s'ein rappelant pas. Dèvant lâi avâi rein que lo bon Dieu tot solet. On s'einnouyive,

l'ètâi destra. Adan po passâ lo teimps, lo bon Dieu l'a prâ dâi z'ou, de la tsè, dâi pâ et s'è met à fère dinse tote lè bite.

— Et lè sindzo, que lâi fâ on beute ?

— Lè sindzo assebin, mimameint que pouâve pas sè teni de rire quand lè fasâi.

Aprî cein, l'a prâ dâi piaute, dâi piionme, dâi bet et s'è met à fère lè z'osî, lè dzenelhie, lè pào.

— Et lè bègo assebin, que fâ lo mousse.

— Bin su, et sè tegnâi lè coude de lè vère cliiots de cè, de lè. Aprî l'a prâi tot plliein de petit z'ou quemet dâi z'aulhie et sè met à fère lè pesson. Su la fin lè z'arite sant vègnâie à lâi manquâ et l'a fé lè vè, lè lemace, lè cotèri, lè seingsuve et tot lo diâbllo et son train.

— Et ne s'è jamé arretâ, que dit on outro bouibo.

— Quecha, on momeint, quand l'a z'u fé lo bocan, que l'avâi on'odeu de la mètsance. Aprî cein l'a prâ de la puffa et dau pacot et l'a fé l'hommo et quand l'a tot z'u fé, ie s'è reposâ câ chève à grante gotte.

— Et la fenna ? que lâi fa onna petita bouibetta.

— La fenna, l'a fète aprî, d'abord aprî lè pudze, po cein que lè pudze sè plliègnant que n'avant rein à medzi ; l'è po cein que l'a fé la fenna.

— Et quand s'è-te reposâ po lo second iâdzô ? lâi dit on outro.

— Mâ, mè petiou, lau repond Petsard, on iâdzô que la fenna l'a z'u étâ fêté, ni lo bon Dieu ni l'hommo n'ant jamé rez'u dè repou.

Et âo saillî d'aprî, quand lo menistre l'a fé la vesita, ie desâi à sa fenna dèvant de s'eindroumi :

— Lâi a pas, lè z'écouli à monsu Canut sant dâi tot ferrâ su la Bibllia : omète ne recitant pas per tieu.

MARC A LOUIS.

LES « BONS »

UN classique... lequel ?... Le Conteur, qui se fait vieux, a un peu oublié ses auteurs.

Ce classique donc dit quelque part que les hommes sont comme les carottes : le meilleur en est dans la terre — « dans terre », dit l'ami Jean-Louis.

Cette noble pensée a été inspirée sans doute par les épitaphes lues dans les cimetières : « bon époux », « tendre mère », « époux bien aimé », « belle-mère adorée », etc., etc.

Et dire qu'on prétend à tout propos que le monde est méchant. Il est consolant tout de même de constater le contraire, ne fût-ce qu'au cimetière.

S'il n'y a que de bonnes gens sous terre, il doit y en avoir eu aussi dessus. Tout d'abord, celles qui y étaient jadis et dont la pierre funéraire porte le certificat de bonté, indiscuté. Et puis il doit y en avoir encore, si l'on en juge par la « Feuille des avis officiels ».

En effet, nombreuses sont les municipalités qui demandent de « bons » taupiers. Les « bons » vachers et les « bons » domestiques sont recherchés de même, ainsi que les « bons » ouvriers charbons. Bref, on veut partout des « bons ». Donc il

s'en trouve encore pour le moins autant que de descendants vaudois des rois portugais ; ce n'est pas peu.

Donc, puisqu'on demande tant de « bonnes » gens, c'est qu'il s'en trouve. Ou bien alors ce sont les municipalités et particuliers qui sont trop exigeants ou trop naïfs ?...

Mais non, mais non, ce n'est pas cela. C'est tout simplement que le monde est meilleur qu'on ne le prétend et qu'il y a encore de bonnes gens, même « dessus » la terre.

Tout est de le trouver.

Ms.

Le bon moment. — La femme d'un député au Grand Conseil converse avec une de ses amies.

— Moi, vois-tu, dit-elle, je présente toujours à mon mari mes notes de couturière et de modiste pendant la session où on discute le budget.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ?... Mais, tu es simple ; parce qu'il est alors habitué aux fortes sommes.

Aux romanciers. — Un romancier de notre connaissance se plaignait, l'autre jour, d'insomnie à son médecin.

— C'est probablement, dit celui-ci, que vous ne vous relisez pas assez.

Respect filial. — La femme d'un négociant citadin, qui est fille de paysans, dit à sa domestique, en l'envoyant au marché :

— Louise, vous achèterez deux ou trois douzaines de belles tomates. Mais ne les prenez pas vers ma mère.

Consultation. — Le docteur K^{...}, fréquemment ennuyé par un client qui le payait fort mal, désirait s'en débarrasser.

— Cher docteur, lui dit ce dernier, figurez-vous que j'ai des boutons sur tout le corps.

— Moi aussi, interrompt le médecin, j'en ai même à ma culotte.

Une chemise, par pitié !

Les villes de Morges, de Rolle, de Nyon, et d'autres encore, avaient pour maîtres d'école, au XVIII^e siècle, des Français réfugiés, dont la condition était misérable à tous égards. Ils manquaient du strict nécessaire, et on les voit implorer, dans le style le plus pathétique, la pitié des baillis et des Conseils municipaux, pour ne pas mourir de faim. Voici la requête de l'un de ces malheureux :

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

LES ECHOS DE L'HISTOIRE

Lettre du Colonel Laharpe au Comité de Réunion

du 13 Pluviose (6 février 1798)

FIN

PERMETTEZ-MOI, Citoyens, de vous adresser à ce sujet les questions suivantes :

1^o Avez-vous pris des mesures pour correspondre avec les Bâlois et les autres Suisses, déjà régénérés ou désirant de l'être ? Vous ne devez plus admettre de députés venant des Olygarchies ?

2^o Adoptez vous le langage, et la dignité de peuple indépendant et libre ? Jusqu'à présent il n'en a pas été ainsi.

3^o Avez vous pris possession des caisses publiques, des meubles et des immeubles appartenant aux républiques de Frib. et de Berne, aux patriens de ces villes, et aux individus qui ont pris les armes contre la liberté ? Avez-vous songé aux approvisionnement ?

4^o Avez vous gardé comme otâges les patriens qui étoient entre vos mains, et les habitants de l'Oberland qui viennent au milieu de vous, tandis que leurs frères ôsent s'armer pour vous subjurer ?

5^o Avez vous occupé les châteaux, et les passages qui rendent maîtres des villes de Berne et de Fribourg ?

A très Illustre et Généreux Seigneur Monseigneur le Bailly de Lausanne :

Plaise à vos bénignes grâces supporter l'incommodité d'un povre maître d'école, lequel par affliction de maladie et sueur journalière, par révérence parler, a eu la chemise pourrie en son corps, de sorte qu'il y a quatre semaines qu'il n'en a point vêtu, étant journellement mangé de la vermine, et endurant incessamment une rigoureuse affliction.

Contraint à cet effet recourir à vos grâces lui donner une chemise de votre superabondance en sa nécessité plus qu'insupportable. Ce faisant, il priera l'Éternel notre Dieu qu'il vous conduise toujours par son esprit, accroissant avec votre aage votre grandeur et vertu.

Le suppliant priera Dieu pour la conservation de vos nobles Etats, grandeur et prospérité.

Lausanne, en 1668.

GEORGES DAILLY
de la ville de Metz en Lorraine.

En justice de paix. — Pourquoi ne payez-vous pas votre propriétaire ? demande le juge.

— Monsieur, je ne possède rien.

— Quand on n'a pas les moyens de payer son loyer, on achète une maison !...

Virement. — Mademoiselle X est une charmante blonde de dix-huit ans. Son père vient de mourir laissant un fonds de boulangerie d'un excellent rapport. Un garçon boulanger se sentit épris pour la jeune fille du sentiment le plus tendre, qui ne fut pas dédaigné. On allait signer le contrat. Le notaire expliqua alors devant les parents, les fiancés et les amis que le fonds de la boulangerie appartenait à la veuve, mère de la jeune fille, et que celle-ci n'avait provisoirement que ses cheveux blonds et ses dix-huit ans.

Un boulanger sait se tirer du pétrin, aussi notre jeune mitron ne se déconcerta pas. Inconstant à l'amour, mais fidèle à la boulangerie, il a épousé la veuve.

La boulangère a des écus.

Le rapatriement.

Un Vaudois qui consume le mal du pays, à New-York, et qui n'a pas les moyens de traverser la « grande gouille », a demandé dernièrement à sa commune, dans la Broye, de bien

6^o Avez vous pensé à réclamer le tiers du trésor de Berne, le tiers des Magazins, Arsenaux ? Pensez vous à prendre des mesures pour empêcher que les patriens ne partagent entr'eux ce trésor et ne dispersent ou ne détériorent ce qu'il ne pourront emporter ? Ne vous entendrez vous pas avec les communes allemandes pour cet objet majeur, et pour tous les autres ?

7^o Ne ferez vous pas connoître aux communes de l'Oberland que vous désirez fraterniser avec elles, mais que si elles persistent à soutenir les Bernois, à leur donner azyle, et à récélér des effets communs à tous les habitants du Canton, vous vous verrez forcés de songer à votre sûreté, en leur faisant éprouver les désagrémens d'une diversion ?

8^o Ne rédigez vous pas un manifeste, pour faire connoître à l'Europe les motifs puissans que vous avez eu pour secouer le joug ? Une simple énumération des faits suffira ; c'est ainsi que vous répondrez à la calomnie.

9^o Ne ferez vous pas cause commune avec le pays de Vaud fribourgeois ? C'est par ses habitants que vous mettrez fin à l'olygarchie de Fribourg, que vous réduirez les Bernois, et que vous leur ôterez l'espoir de se réfugier dans les montagnes. Je ne doute pas que vous n'avez déjà répondu d'une manière positive à ces questions ; mais vous les pardonneriez à ma sollicitude, et à la crainte que j'ai que vous ne restiez un peu trop en arrière. — Le Rubicon est passé ; il ne faut plus perdre un instant ; c'est le moyen de terminer tout en peu de jours, et d'éviter l'écueil de la lassitude qui succède bientôt aux premiers accès révolutionnaires.

Hâtez-vous de former votre *assemblée représen-*

taire. La municipalité s'est occupée de la chose dans sa dernière séance. Permettre au pauvre transplanté de regagner son village, elle ne demanderait pas mieux ; mais ça va faire une grosse dépense, et la commune, sans être dans la misère, ne possède pas plus qu'il ne faut.

— Au fond, demanda un des municipaux, qu'est-ce que ça peut bien coûter pour ramener ce gaillard ?

— 400 francs ! répondit le syndic.

— 400 francs !

Les membres de la municipalité tressautèrent comme s'il se fût agi de tirer cet argent de leur propre bourse et se considérèrent pendant quelques instants. A la fin, l'un d'eux, se tournant vers le syndic, hasarde entre ses dents :

— Porai-te pas fêre on bé à pi ?

JEUX DE SOCIÉTÉ

Le jeu de la *pantoufle*, que l'on connaissait autrefois sous le nom populaire de la *savate*, peut s'exécuter assis sur le plancher dans un salon, ou sur la terre dans un jardin ou dans les champs. Il est très fatigant pour celui qui cherche à attraper la pantoufle.

Pour l'agrément du jeu, il faut être en nombre impair ; celui que le sort désigne pour le commencer se tient debout, hors des rangs, la pantoufle à la main ; les autres, en s'asseyant à terre, forment un cercle entremêlé de dames et de cavaliers, dont tous les pieds réunis sont le centre. Les jambes ne sont pas étendues à terre dans toute leur longueur, mais un peu retirées, au contraire, de sorte que, sous les jarrets, il existe une galerie circulaire qui sert de promenade à la pantoufle. Lorsque les joueurs sont placés, celui qui est resté debout jette la pantoufle au milieu du cercle. Une main s'en saisit et la fait circuler à droite ou à gauche sous la galerie. C'est au *furteteur* d'avoir l'œil au guet pour en suivre les traces, car elle fait quelquefois bien du chemin avant qu'il ne la retrouve. De temps en temps et quand on s'aperçoit qu'il est désorienté, quelqu'un de la compagnie tire la pantoufle de sa cachette, la fait résonner trois fois sur le plancher ; puis, tandis que le *furteteur* accourt, à dessein de s'en emparer, il la glisse furtivement à ses voisins et à ses voisines, qui, lorsqu'ils en voient le moment, répètent la même cérémonie. Quelquefois même on n'a que le temps de la rejeter dans le cercle, où le plus leste s'en saisit et la met à son tour en circulation.

Si le *furteteur* renonce de lui-même à une recherche très fatigante, en ce qu'il faut être toujours

tative, votre *Comité exécutif*, vos *bureaux*, et de faire part de toutes ces opérations. Puissez vous choix porter sur des hommes qui réunissent aux lumières et au patriotisme, la sagesse et l'énergie. Eloignez de vous les hommes faibles, si vous ne voulez pas être exposés aux secousses : c'est à eux que vous devez les retards qui ont failli vous perdre.

Je crois aussi que dans ces premiers instans, vous devez écarter ceux qui aigris par les prescriptions, se laisseroient peut-être égärer, soit par le ressentiment, soit par une générosité mal placée. S'ils aiment leur patrie, ils doivent s'imposer d'eux mêmes cette loi. Que nul ne puisse reprocher à vos nouveaux magistrats qu'ils sont mus par l'ambition, l'intérêt, ou le désir de la vengeance. Beaucoup d'individus souffriront momentanément, et se consolent lorsqu'ils en verront la nécessité ; ne leur inspirez pas de l'humeur en les obligeant à respecter ceux qu'ils regardent, à tort sans doute, mais avec obstination, comme les auteurs de leurs maux. L'exemple de ce qui a eu lieu dans les départemens du midi de la France, doit vous servir. La tranquillité n'y a été si longtemps troublée que parce que les places ont été données tour à tour aux hommes exaltés de tous les partis ; éviter cet écueil et craignez les *réactions*.

En attendant que le grand plan vous parvienne, je vous adresse une brochure dans laquelle vous trouverez peut-être quelques données pour votre organisation provisoire. Le contenu en étoit déjà connu de quelques-uns d'entre vous. Faites en l'usage qui vous plaira ; jusqu'au moment où le plan ci-dessus vous sera communiqué ; je vous conjure alors de l'accepter, afin de demeurer aussi